

La France et la défense du territoire des États-Unis de la guerre d'indépendance à la guerre de Sécession

Dans le sillage de l'amitié officielle qui débute avec la guerre d'Indépendance (No 194, septembre-octobre 2018, p. 44), une réelle coopération militaire transatlantique de la France vers les États-Unis s'instaure jusqu'à la guerre de Sécession. Cette coopération contribue à l'émergence de l'hyperpuissance que l'on connaît et que commémore l'inauguration de la statue de la Liberté (1886).

Le traité de commerce rêvé par Vergennes, mais signé par les États-Unis avec la Grande-Bretagne (1794) enflamme la France de la Convention qui se sent trahie dans sa lutte contre la puissance britannique.

Mais le gouvernement américain ressent une double menace, d'une part la *Royal Navy* croise le long des côtes à la recherche des navires neutres ne respectant pas son blocus du commerce français, d'autre part les Britanniques encouragent l'irrédentisme des nations amérindiennes du Nord-Ouest. George Washington veut renforcer la couverture fortifiée de sa côte atlantique, mais ne dispose pas d'ingénieurs qualifiés. Il recrute sept ingénieurs militaires français qui, ayant fui la Terreur jacobine, se trouvent en sol américain. Plusieurs sont des anciens de Rochambeau, diplômés de l'École royale de Mézières. Le *War Department* les commissionne en mars 1794 comme ingénieurs temporaires pour superviser la construction ou la rénovation d'une vingtaine de sites fortifiés côtiers. C'est le *premier système de fortifications côtières (1794-1797)*, le mot 'système' équivalant à 'programme budgétaire'. C'est du Vauban classique avec fronts bastionnés. Dans la foulée, deux de ces officiers, Étienne de Rochefontaine et Louis de Tousard, enseignent des cours de base en artillerie, fortification et tactique aux jeunes officiers de la garnison de West Point. Tousard propose même un projet d'académie militaire au Secrétaire d'État McHenry qui est enthousiaste (1798), mais le nouveau président John Adams, francophobe, enterre le projet. Thomas Jefferson lui succède (1801-1809) et reprend le projet d'académie de Tousard, mais avec des responsables américains (1802). Plusieurs historiens américains estiment cependant que Tousard est le père spirituel de West Point, à laquelle il ne laisse qu'un important traité traduit en américain pour les cadets, *The American Artillerist Companion (1809)*. En France, le Consulat de Bonaparte solde la quasi-guerre (1798-1800) en remboursant aux Américains leurs pertes causées par les corsaires français et réintroduit un cadre relationnel amical (Mortefontaine, 1800), confirmé avec la cession de la Louisiane (1803) où Tousard est nommé consul de France. L'exécutif américain reste soucieux face aux menaces britanniques émaillées d'incidents côtiers, ainsi qu'au nord avec les nations amérindiennes. Un nouveau programme est lancé pour consolider la frontière maritime atlantique, le *second système de fortifications côtières (1800-1812)*. Des ingénieurs français sont de nouveau recrutés au nombre de quatre, tous diplômés de Mézières (génie) ou de Strasbourg (artillerie), ainsi que deux Américains formés aux nouvelles conceptions de Montalembert en fortification. Elles remplacent le front bastionné de Vauban par le mur perpendiculaire, polygonal ou bien circulaire, bourré d'artillerie sur plusieurs niveaux. Introduite au Congrès américain et à West

Point qui se laissent séduire (1806), cette tendance débute timidement en France sous l'Empire et se répand partout dans l'Europe alliée du congrès de Vienne (1815). Tardivement après Sedan, Séré de Rivières fait de même en France (Commission de 1874). La guerre anglo-américaine (1812-1815) révèle les faiblesses stratégiques américaines dans la défense territoriale (incendie de Washington) et sur le plan tactique (maintien de justesse de l'intégrité territoriale). Le président Madison entend doter son pays d'une solide ceinture fortifiée maritime incluant le Golfe du Mexique et d'une armée digne de ce nom. La chute du Premier Empire libère des officiers, l'un d'eux, le général Simon Bernard, brillant ingénieur (major de Polytechnique, 1799) auréolé de gloire et distingué par Napoléon qui l'a attaché à son service, est « prêté » par Louis XVIII aux Américains. Après quelques frictions, Bernard se voit confier la direction de la Commission des fortifications, appelée *Bernard Board* pendant son séjour (1817-1831). Bernard conçoit et supervise la construction d'une véritable ceinture de fer atlantique américaine digne de Vauban, de plusieurs canaux intérieurs et de plusieurs routes stratégiques. Il mélange tour à tour selon les particularités de chaque site qu'il choisit lui-même les fronts bastionnés et les murs d'artillerie perpendiculaires polygonaux, circulaires ou semi-circulaires et dote chacun des sites d'une imposante artillerie pour broyer l'adversaire. Il développe également les croisements de feux des forts principaux avec ceux des forts détachés pour en faire de véritables camps retranchés dignes de Montalembert. Après son retour en France, ses collègues américains poursuivent son œuvre en suivant ses principes. Plus d'une quarantaine de fortifications du delta du Mississippi jusqu'au Massachusetts représentent le legs majeur de Bernard aux jeunes États-Unis, dont la moitié pendant son séjour. Bernard réforme également l'Académie militaire de West Point qui végète depuis sa fondation (1802) avec le Plan Bernard-McRee (1819) qui instaure un programme d'enseignement calqué sur celui de Polytechnique à Paris. La maîtrise du français y est obligatoire, lu, écrit, parlé. On passe au peigne fin toutes les batailles du Consulat et de l'Empire et l'on pratique des jeux de guerre au sein du *Napoleon Club*. Le président américain van Buren décrète un deuil militaire de 30 jours au décès de Bernard en 1839. La guerre du Mexique est le premier exercice pratique des cadets de West Point (1845-1848). Quand la guerre de Sécession éclate (1861-1865), certaines fortifications de Bernard résistent au-delà de toute espérance et les officiers des camps nordistes et sudistes, formés à la française à West Point, mettent en scène devant le monde entier qui les observe la première guerre véritablement moderne. Disposant de deux fois plus de moyens que le Sud, le Nord finit par l'emporter avec une moyenne de deux victoires contre une pour le Sud. Sedan atténue fortement l'influence française, mais celle-ci persiste en parallèle à l'influence germanique.

Patrick Salin, ORSEM, IHEDN-AR29